

Pierre Alferi

Le Cinéma des familles

Roman



Le cinéma des familles

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

Les Allures naturelles, 1991.

Le Chemin familial du poisson combattif, 1992.

Kub Or (avec Suzanne Doppelt), 1994.

Fmn, 1994.

Sentimentale journée, 1997.

chez d'autres éditeurs

Guillaume d'Ockham. Le Singulier, Minuit, 1989.

Chercher une phrase, Christian Bourgois, 1991.

Personal Pong (avec Jacques Julien), Villa Saint-Clair, 1997.

Handicap (avec Jacques Julien), Rroz, 1999.

Pierre Alferi

Le cinéma des familles

Roman

P.O.L
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 1999
ISBN : 2-86744-713-5

- Raquimara drompitolon dupourilugamè ?
- Caralamou l'ontélechelle !
- At ta ta, bougrignotte.
- Méci lormi désinajoliparoviaque, quantiloptesse, entoucastique.
- Épitrant, épitrouge, épivanèche.
- Ilsé parécapisonné l'écravalonche agrandom-brune, savétuvu, justalamardébor duboudutrac, afindalir couralamantoci vouzo.
- Vatendétous, venmoutendé ?

On trouvait des petits mots, composés de mots de ce genre dans une syntaxe qu'on pouvait supposer standard, sur des post-it collés à tableau de bord de voiture porte de frigidaire champ d'étagère coin de table queue de chat errant. Je les écris phonétiquement, car je ne savais pas lire. Même quand j'en entendais un par la voix de Mompère ou Mammère qui l'avait déniché, j'y entendais celle de Tom, mon frère aîné, leur auteur.

Je n'y comprenais presque rien, mais les paroles des parents n'étaient pas moins impénétrables, et le ton attendri dont ils prononçaient ces hapax, visage penché sur graphie gauche avec arrondi bienveillant des yeux bouche en cul-de-poule, me faisait soupçonner ce cryptolangage de m'être moins étranger que le leur. Il était du côté bébé, du mien. J'y devinais quelque chose qui me parlait me séduisait, un rythme une articulation, je l'entends encore quand je parle. Le jour où je saurai les règles, je pourrai traduire les sept phrases de cet insipide incipit. Leur forme logique n'a je crois rien d'original; au contraire, dans leur « syntaxe qu'on pouvait supposer standard » Tom avait dû capter le ruisseau encaissé dans la structure profonde, commune à toutes les langues, qu'imaginèrent certains linguistes. Mais ce ruisseau, avec son débit doux à nos dix oreilles, suivait un chemin bien à soi dans la structure de pierre. C'est le chemin de notre famille.

1

Apparition de Mammère

Évidemment elle ne t'apparut pas, dites-vous, puisque tu apparus en elle, détaché dans un cri sur le fond qui fut elle. Cette préhistoire appartient à l'histoire à dormir debout vraie, comme la révolution de la Terre autour du Soleil. Or, Mammère m'apparut soleil qui se lève sur planète naguère fondue en lui. M'apparut sans passé, bien jeune pour avoir un mari, un autre fils – ce devait être que Dieu ou moi l'avions créée avec une histoire virtuelle, comme du néant sortit Adam avec nombril, la Terre avec fossiles. La voir si neuve et si entourée me troubla, me fit pleurer, et d'avoir été précédé en un monde qui n'existait pas. C'est toi, lui dis-je dans mon idiome de voyelles, tu débarques en même temps que moi, mais alors que trafiquais-tu avant l'heure dans ces limbes où je n'étais pas ?

Ma première nuit sur Terre
nuit dont n'était pas séparé le jour encore
Terre vide et vague tournant à vue de nez dans le jeune
système solaire

je la passai, par une dérogation, dans la chambre de Mammère. La clinique était d'avant-garde, on y parlait relaxation péridurale accouchement sous l'eau sans douleur, on n'y rangeait pas les nourrissons au dortoir car il fallait « ne pas couper le cordon affectif ». Le silence de la chambre fut plein de souffles et ma cécité d'ombres, le corps couché eut d'abord une carrure floue de cachalot, mais sembla plus petit en vrai que du dedans.

Bientôt je la remis :

mamasure

mamansarde

monmas.

Elle était fine. Ainsi serait toujours, pour moi, Lafemme. L'archiforme où elle m'apparut ne fut donc pas fessue mammaire Gaïa chthonienne, bien au contraire. Ni bon sein ni mauvais, nul colostrum, ni droit ni gauche – ainsi je serais ambidextre : dessin, graphème gracile sans gras et sans couleur, à la rigueur grain sur peau pâle, roux slave. Car elle avait souffert de consommation adolescente, ç'avait été sa grande épreuve. Dans le sana où s'étiolait la dernière génération perdue des phtisiques Mompère l'avait découverte bien en chair pourtant, parce qu'au lieu de se camer aux camélias elle suivait en désespoir de cause le régime d'un guérisseur à base de fromage à pâte molle et vin rouge fort en tanin. Le poumon rongé par l'angoisse – selon l'étiologie qu'elle-même après coup choisit pour avaler le miracle de sa guérison – repoussa, il paraît que c'est impossible. Mais revenue d'entre les mortes elle renonça à ses quatre coulommiers et deux litrons de jurançon quotidiens, redevint fine.

Le poumon ne communiqua pas sa santé retrouvée à ce qu'à la campagne on appelle « le poumon », qui est le sein. On lui dit qu'il n'était pas sain, qu'elle aurait des enfants peut-être, ne les allaiterait pas. D'où nourrices, qui n'en eurent d'ailleurs que le nom, l'ambrosie maternelle passant par tétine de latex et bouteille stérile, poudre Nestlé dans l'eau Hépar, et c'est très bien. Très bien parce que je dus à ce relais, à ce détour ni droit ni gauche, d'avoir tôt vu dans Mammère plus : jeune femme, voire fille. Je jouis du recul interdit aux tâteurs, contemplai la face lunettée surlignée par courte chevelure – mon portrait craché dirait-on, pas moins masculine que moi féminin jusqu'à dix ans avec sa coupe au bol, chaussant montures pareilles aux siennes. Nous fûmes face à face, non l'un à la renverse levant vers l'autre des yeux embués. Nous fûmes presque égaux même si j'étais infime, un corps moignon.

2

Le pidgin

Tom avait appris à parler déjà, il apprenait maintenant à écrire. Le mimétisme avait dès longtemps accordé les phrases de Mompère et Mammère. Le blabla de Tom en retenait l'allure. En travestissant le lexique comme par un jeu de caches il m'en offrait la mélodie sortie de la portée du sens auquel j'étais trop balbutiant pour accéder vraiment, et la mettait, libérée des servitudes de l'apprentissage, à ma portée mieux que mes parents mêmes, mieux que tantes et voisins par le petit-nègre qu'ils s'obstinaient à me parler :

betulavelatutu
becébienmobébéooui
ivafémumuzavélatutudtoto
iléjentitotoinkiléjenti.

Curieusement, son langage insensé, pratiqué à la cantonade, en messages lancés çà et là pour par hasard

être trouvés et trouver leur destinataire – ou pas, et il en reste peut-être entre lattes de parquet touches de piano –, m’invitait à entrer dans le colloque des quatre d’une façon plus persuasive que les paroles à moi adressées. C’est que je parlais un peu comme ça, il faut bien l’avouer, quand je m’essayais à parler : ton de conviction et articulation familiale mais sans mots ou à demi-mots couverts, mots avortons avatarés, à moumots, à mots d’eau. C’est qu’aussi je n’entendais guère autre chose dans les palabres :

domoi tona siedtom
jenveupud pom deterbouï
fauman jémodouta rienman jémodou
méjé mpalé ptiboula jé mpasadutou
éléboud bananalor
monven trétamoipaatoïna,

ou plus vocalique avicole si entendu d’une seule oreille, l’autre prêtée à mes quasi-pensées :

ala-vao-miou
nuon-laoéra-voouzi-é
kéaji-a-énié-oli
duoéya-vouon-i.

J’étais comme un poisson dans les eaux mêlées d’une langue en quatre versions simultanées. Ça babillait partout, elle était réjouissante, et moi pas pressé de percer ses secrets grâce aux paperolles de Tom, ma pierre de Rosette. Il y avait donc :

1. celle que j'entendais, soit débitée selon le souffle en dépit du bon sens des mots, soit subtilisée en gaz de voyelles au loin : rumeur ;

2. celle que me parlaient les hôtes, missionnaires condescendants au pays du pygmée : petit-nègre ;

3. celle que je parlais pour ainsi dire, infestée de *b* et *r*, de *a* et *e*, de *l* surtout : lallation ;

4. celle inventée par Tom, de mots étranges acculturés, pliés à la grammaire du cru : pidgin.

Quelle était-elle au juste, cette grammaire ? Plus tard on me la nomma : bon français. Mais elle avait encore l'inflexion intime de Mammère et Mompère, chaleur de corps, odeur d'haleine. Une trace en resterait, réversible : recto de familiarité verso d'étrangeté. J'entendais que les visiteurs ne parlaient pas vraiment comme nous. Leurs phrases, traduisibles dans celles du cercle et qui les traduisaient sans mal, suivaient une autre courbe et autrement se découpaient. Tom, parce qu'il se voulait fidèle dans le texte au parleur impétrant qu'il était naguère, que j'étais à mon tour, me livrait nue dans son pidgin cette grammaire intimisée. « Pidgin » c'est « business », autrement dit commerce communication, prononcé à la chinoise ; à moins que ce ne soit « pidgeon », une faune en réduction, « pigeon » venant à remplacer tous noms d'oiseaux, prononcé à la mélanésienne. Le pidgin fut la première ruse géniale de Tom, ruse d'enfant colonisé. Elle m'encourageait à ne pas lâcher la grammaire de notre façon, grammaire grand-mère sous-espèce du français, et me donnait accès à celui-ci par un détour, un exotisme sans racines.

Car ce pidgin évoque l'exotisme de notre famille pour moi bébé, indique sans la montrer sa face cachée,

tellement qu'elle est irréaliste. Où était le familier ? Dans la grammaire infléchie ou les mots sur mesure ? Où, l'exotisme ? Dans les mots du frère ou la grammaire des parents ? Comment ne pas me contredire en récidivant ces phrases ? Étaient-ce bien elles, d'ailleurs ? De fait, notre famille d'alors et sa grammaire m'apparaissaient un peu chinoises. Tantôt je m'y sentais inclus et tantôt tenu au secret, dans les deux sens de l'expression. Et quand, plus tard, y entra ma sœur cadette Alice, puis d'autres, les retours du balancier se firent plus violents entre confort et angoisse, télépathie et code opaque. Tantôt j'entendais au mot près, par transmission de pensées, ce que Mammère allait dire, tantôt elle déclarait à Mompère :

essap aiss iqueuss
essap aiss liqu
aiss ut iqua rid anss
raif oid onqueuss
raif air dauf li.

Il y a un verlan des familles, une glossolalie en phylactère d'image sainte – anelp aitarg ammam eva – quand on est possédé par elles. Autre face de l'idiome, du français maison, dès que cédait le sentiment d'y être compris en comprenant. Avant même de parler la langue je me raccrochai au pidgin de Tom, mon prédécesseur et passeur. J'appris donc à user d'abord de mots hirsutes, drompitolons et bougrignottes, bientôt polis dans ma bouche d'orateur qui l'emplit de galets pour se délier la langue, bientôt des galets en effet réintégraient polis le lot des mots communs, bientôt accordés avec eux en

genre et nombre et conjugués. Pataugeant dans la soupe d'alphabets, collationnant les quatre versions synoptiques rumeur petit-nègre lallation pidgin, bébé parla parce que bébé comme tout bébé savait déjà. La langue innée s'acquit, elle innaquit. Mais le mystère de la communication parentale angélique s'épaissit d'autant plus que nous parlions bien la même langue quand je ne les comprenais pas, j'entendis alors des Voix qui étaient les leurs vocodées, un gloussement de volatiles sous terre que je m'évertuais à contrefaire avec Tom. Du français peigné nous revenions à l'hirsute la nuit, à ce pidgin qui mimait aussi les messes basses de nos maîtres. À l'inverse de la langue privée des jumeaux, il avait pour fin de nous rendre inintelligibles l'un à l'autre et de surenchérir sur les secrets que gardaient Mompère et Mammère. Il se voulait prélangue mal dégrossie et surlangue chiffrée, n'était qu'une charivariation charabaisée.

3

Apparition de Mompère

Il fut blond aux yeux bleus, puis brun et basané. Il se tenait assis où je ne le voyais pas, à distance du lit des douleurs ; je cherchai son contact à tâtons, louvereau aux yeux pas dessillés. Il m'accueillit gaiement au sortir de Mammère, gentil géant, génie à genoux : Te voilà donc, hibernateur ! On se remit, colons mâles de Lafemme qui se rejoignent au cœur du continent noir après neuf mois de jungle : Mompère, je présume ? Dans ce contact électrique, cette rencontre qui se répéta mille fois première, dont la nécessité toujours surprit comme évidence, il éclata de mon rire, moi du sien, une éclaboussure. Son visage en fut tout plissé.

Parce que j'étais très myope je ne le vis longtemps qu'en gros plan sous traits d'albinos : effacés comme cils et sourcils, et qui mirent en valeur l'intensité du regard d'eau, la carrure de colosse. Intimité non moindre qu'avec Mammère – comme elle il devenait dans la proximité solaire – mais d'un autre genre pour ainsi le surexposer. Mammère était venue chargée d'offrandes, la

principale étant ce corps à moi délivré d'elle ; elle irradiait naturellement, n'éclairant que les rejetons qui étaient parties d'elle. Mompère se posait là, était là simplement, sa luminosité nous fut d'emblée commune, prise dans jeu de miroirs, rejaillit donc sur lui au point de le dépigmenter. Comme moi le cheveu ras et les joues glabres, sa peau contre la mienne aussi souple et claire que le drap qui claquait au vent. Lui, dans ces instants, vrai enfant, bruits et grimaces n'ayant rien de l'imitation gênante qu'en font adultes, ni son insouciance.

La Source Enfance, qui résida pour nous en Mammère et obscurément, éclairait Mompère. Chaque fois que nous nous retrouvions nous roulions sur le drap, bébé soutenu par BÉBÉ dix fois fort dix fois grand comme soi. Sa joie où je voyais la mienne, il devait la devoir à l'enfance retrouvée. Car avec Alice ensuite il se montra aussi rieur, le fut encore avec Tom quand celui-ci se laissait approcher, notre naissance pour lui un élixir de jouvence en trois doses. Ses dents étincelaient, ses yeux disparaissaient et se rouvraient, d'une telle candeur, sur du bleu à perte de vue.

Une première ombre, dès que je pus accommoder, le suivre quand il s'éloignait, le tacha avec la violence d'une métamorphose. Effet de caméra : le contour dégagé avait une épaisseur une seule, je niais la perspective, de sorte que plus loin plus petit il fut plus grassement cerné plus noir, et de dos, dans le champ profond ou zoom flou, un bloc. Quel visage pas tourné vers moi ? Bientôt escamoté derrière murs amovibles portes à poignées verticales antienfants horizons courbes vitres teintées de limousine, reviendrait-il ? Es-tu là ou pas

Mompapa ? Ses missions, même les brèves – deux heures claquemuré au bureau –, ajoutaient au prestige du Distant, cependant il était un autre à la limite de la vue, et quel ? Je lui forgeai un autre corps : à peine avais-je eu le temps de noter le vêtement, noir et blanc, et quand il détourna la tête les sourcils noirs, les cheveux drus et noirs, poils noirs sur l'avant-bras qui me lâcha, il devint loup. Heureusement, en plein malheur d'absence des retrouvailles étaient possibles, une porte s'ouvrant dans la cloison de la chambrette qui n'en comprenait pas il était là, je ne comprenais pas. Ou bien j'appelais le loup criais au loup devant la porte du bureau que j'entendais déverrouiller, il me faisait passer la muraille. Ou bien : onde sismique dans la maison dont l'épicentre était Mammère, en louveteaux nous sentions l'imminence de l'éruption, puis craquement de gravier sous pneus, il était de retour. Visites surprises, résurrection alors de la face claire en tête-à-tête, et rire intact. Un bon loup donc pour ses petits, loup gris de Sibérie sous l'éclairage de ma fusion.

De dos loin visage noir menaçant, de près face blanc innocent, premier contraste d'une longue série entre la scène et sa coulisse, les guises et les déguisements, entre les pères.

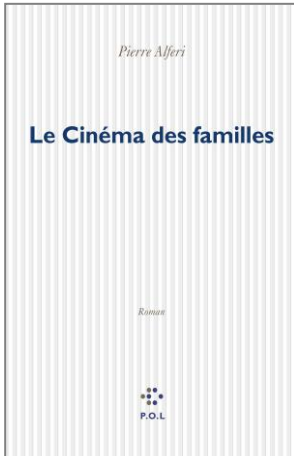
Mondécor 1 : l'appartement

Notre enfance fut un monde, dont les lois de transformation furent édictées dans une langue dès l'origine frappée d'étrangeté. D'où la lutte, dans nos bouches, de la lumière précise et de l'épaisse ténèbre. Tout est sorti de là, décor histoire et personnages passés au moulin à paroles, et aujourd'hui tout y revient. Car, dès que je sus parler, les deux guises du langage – clair & distinct, confusobscur – informèrent le décor qui était le monde. Voici son devisement.

Un F3 aux murs pâles bien exposé tenait lieu de scène. Le sol était de bois, on entendait dessous le vide. Toutes cloisons tronçonnées et portes bannies, fenêtres montures de lunettes pour n'arrêter pas le regard. Ainsi le public éventuel et nous-mêmes avec le recul découvririons un panoptique. Même aux armoires et commodes, évidemment sans serrures, il manquait une face : contenu en évidence. Les pièces communiquaient trop bien, elles communiaient, optimale distribution, de chacune le regard pénétrait les deux autres. Ce n'étaient

Achévé d'imprimer en juin 1999
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1656
N° d'imprimeur : 99-1448
Dépôt légal : août 1999

Imprimé en France



Pierre Alferi
Le Cinéma des familles

Cette édition électronique du livre
Le Cinéma des familles de PIERRE ALFERI
a été réalisée le 20 janvier 2012 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en juin 1999
par Normandie Roto Impression s.a.
(ISBN : 9782867447136 - Numéro d'édition : 278).
Code Sodis : N46555 - ISBN : 9782818010976
Numéro d'édition : 230938.